

## Le régime alimentaire du III<sup>e</sup> Reich

TRISTAN LANDRY, *Du beurre ou des canons : une histoire culturelle de l'alimentation sous le III<sup>e</sup> Reich*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, x + 560 pages

Pierre Lanthier

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanthier, P. (2022). Compte rendu de [Le régime alimentaire du III<sup>e</sup> Reich / TRISTAN LANDRY, *Du beurre ou des canons : une histoire culturelle de l'alimentation sous le III<sup>e</sup> Reich*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, x + 560 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 33–34.

## Le régime alimentaire du III<sup>e</sup> Reich

Pierre Lanthier

Professeur, UQTR/Centre interuniversitaire d'études québécoises CIEQ

TRISTAN LANDRY

### **DU BEURRE OU DES CANONS : UNE HISTOIRE CULTURELLE DE L'ALIMENTATION SOUS LE III<sup>E</sup> REICH**

Québec, Presses de l'Université Laval,  
2021, x + 560 pages

Le professeur Tristan Landry, de l'Université de Sherbrooke, se propose d'étudier dans ce livre la façon dont l'alimentation était perçue sous le régime hitlérien (1933-1945). À cette fin, il a constitué un volumineux corpus, fait de travaux de scientifiques et de nutritionnistes, de guides touristiques, de livres et revues culinaires, de même que de documents rédigés par divers dignitaires nazis, dont Hitler lui-même. Notons que son approche ne relève pas tant de l'histoire culturelle, comme l'indique le titre, que de l'histoire politique et militaire de l'alimentation. Le titre de l'ouvrage aurait sans doute été mieux justifié si l'auteur avait étudié la réaction des Allemands face aux positions du régime, mais, comme il le précise à la page 451, cela aurait exigé d'élargir une recherche déjà imposante. Notons également que l'auteur déborde largement le cadre chronologique de son sujet afin de bien cerner la genèse de l'approche nazie sur le plan alimentaire.

Le livre est divisé en neuf chapitres thématiques. Chaque chapitre est suivi de la présentation d'une recette culinaire tirée de la littérature de l'époque. Par exemple, une choucroute au poisson ou encore une soupe aux strudels de poumon, bref des recettes qui ne contribuent guère à rehausser la réputation de la cuisine allemande. La thèse principale de l'ouvrage est clairement résumée en conclusion :

Le rôle joué par la mémoire traumatique de la faim dans l'élaboration des politiques nazies a été peu abordé jusqu'à présent. Son élucidation peut pourtant répondre à des questions importantes concernant le soutien apporté au régime, la «déformation de la réalité», la «brutalisation de la société» et aussi la «sous-humanisation des Slaves», qui prennent toutes racine dans le terreau du «blocus» [établi par la Marine britannique pendant la Première Guerre mondiale] (p. 450).

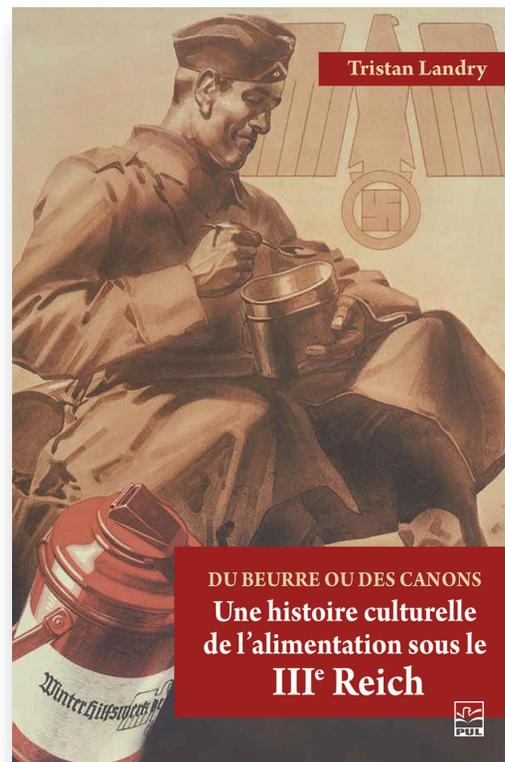
La faim et, plus généralement, la question alimentaire sont donc au cœur des politiques nazies.

Le premier chapitre rend compte du déficit alimentaire de l'Allemagne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Sous Guillaume II, on a bien tenté de le combler par l'importation et une politique coloniale brutale destinée à ravitailler le Reich. Toutefois, le blocus britannique pendant la Grande Guerre met fin à ces sources d'approvisionnement, avec comme conséquence une malnutrition dégénérant en une famine responsable de centaines de milliers de victimes civiles. À ces événements s'en ajoutent d'autres dans l'entre-deux-guerres, en particulier la crise inflationniste de 1923 et la dépression des années 1930, qui ramènent la faim sur la table des Allemands. La persistance de ce fléau contribue à la victoire des nazis en 1933 et aux politiques alimentaires élaborées par eux.

**Notons que son approche ne relève pas tant de l'histoire culturelle, comme l'indique le titre, que de l'histoire politique et militaire de l'alimentation. [...] Le premier chapitre rend compte du déficit alimentaire de l'Allemagne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Sous Guillaume II, on a bien tenté de le combler par l'importation et une politique coloniale brutale destinée à ravitailler le Reich. Toutefois, le blocus britannique pendant la Grande Guerre met fin à ces sources d'approvisionnement, avec comme conséquence une malnutrition dégénérant en une famine responsable de centaines de milliers de victimes civiles.**

Les chapitres suivants examinent ces politiques. Chimistes et agronomes allemands ont depuis des décennies apporté des solutions aux carences alimentaires : engrais chimique, culture de plantes venues de l'étranger (comme le soja). Les nazis restent partagés face à la voie scientifique : certains veulent préserver les traditions culinaires allemandes tandis que d'autres, au nom de l'autonomie alimentaire, préconisent des méthodes modernes ; les uns vantent les produits régionaux, alors que les autres souhaitent la culture massive de produits «exotiques». Dans les livres de recettes, les magazines culinaires et les guides touristiques, la promotion des cuisines régionales l'emporte nettement. On va jusqu'à germaniser les noms (français en particulier) des plats dans les menus.

Par ailleurs, s'inspirant de théories conçues bien avant leur venue au pouvoir, les nazis entendent pratiquer l'autarcie ali-



mentaire par la lutte contre le gaspillage par la promotion de la frugalité, le remplacement de certains aliments par d'autres et l'introduction de méthodes «scientifiques» dans l'art ménager. Ils espèrent ainsi améliorer la race germanique en évitant les excès (de viande et d'alcool, notamment), et la protéger de maladies telles que le cancer.

Les restaurants n'échappent pas à la critique nazie : celle-ci leur préfère les cantines, plus égalitaires et plus aptes à créer une «communauté du peuple». Et à la maison, les nazis sont partagés sur la forme que doit prendre la pièce cuisine : séparée des autres, elle a l'avantage de l'efficacité ; mais ouverte au reste de la maison, elle encourage les échanges et est donc plus susceptible de transmettre les traditions.

La guerre de 1939-1945 met un terme à ces débats et ramène la gestion nationale de l'alimentation à l'ordre du jour. Tout d'abord, la conquête militaire de nouveaux territoires aurait pu permettre l'acquisition de sources supplémentaires de nourriture. Les résultats sont décevants. Ensuite, l'interruption des importations, pour les mêmes raisons qu'en 1914-1918, jointe à la mobilisation de millions d'Allemands sur les fronts, exerce une pression sur l'alimentation nationale. Enfin, l'ajout de nouveaux territoires signifie également celui de dizaines de millions de bouches à nourrir. Les nazis se montrent alors sensibles à la «formule de Mombert» (du nom de l'universitaire qui l'a conçue), qui calcule l'espace nécessaire pour produire de la nourriture suivant la taille et le niveau de vie de la population. À cette fin, ils préconisent d'éliminer les «bouches inutiles», c'est-à-dire les personnes ne participant pas au fonctionnement de la société (comme les handicapés physiques et mentaux), ainsi que les ennemis de la race (les Juifs) et les

## Idéologie du nazisme...

suite de la page 32



termes biologiques; ce qui conduira «à envisager les sociétés humaines comme des arènes de lutte pour la survie». D'où le sujet du darwinisme. Sans aucune implication des scientifiques qui établissent les fondements de la théorie de l'évolution et de la microbiologie, l'idéologie nazie ferait dériver ces sciences nouvelles vers des notions secondaires politisées, dont les visées seraient de justifier les options politiques reliées à la lutte des nations. S'ajoute le complément qu'est ce concept du corps humain en tant que machine sophistiquée, et dont l'entretien passe «par les fraternités sportives utiles à la défense de la nation» (p. 45-51).

L'auteur aborde le thème du colonialisme par une problématique originale qui se formulerait ainsi : quelles dimensions pseudo-scientifiques ou économiques découvre-t-on lorsque nous examinons la relation de domination coloniale par laquelle l'Allemagne nazie ose retenir en quasi-esclavage les citoyens des États-nations slaves? Son chapitre y répond d'emblée; les notions de race et d'espace vital (ce *Lebensraum* pensé comme une manière de contrer l'impact négatif de la démographie et de l'émigration) ont émergé dans le contexte du colonialisme. L'empire nazi – dont les colonies, cette fois, se situaient aussi sur le sol même de l'Europe de l'Est – s'inscrivait dans la lignée des traditions coloniales. De fait, dans tous les États

européens, on croyait «que les colonies étaient indissolublement liées à des aspirations légitimes à la grandeur nationale»; de plus, on y souscrivait à la violence de masse (p. 33-34). L'élément conclusif se déduit d'une trame de fond : il y avait, dès les années précédant la Première Guerre mondiale, un lien entre l'empire allemand, sa hiérarchisation des nations et la future Shoah. Sur un plan élargi, Hannah Arendt avait raison d'établir un rapport causal entre le colonialisme européen et la Shoah; la philosophe mentionnait que l'expérience des empires coloniaux européens en Afrique avait rendu possible le développement d'une «conscience» raciale et des techniques de pouvoir allant bientôt servir aux nazis. L'auteur précise ceci : des guerres coloniales européennes ont mené à des cas assez clairs de génocide (p. ex., la guerre génocidaire contre les Hereros menée par l'Allemagne contemporaine). Mis à part son organisation dans un cadre technologique, industriel et bureaucratique, ce qui caractérise le génocide de la Shoah, c'est sa situation en Europe – laquelle permettra aux Européens de percevoir enfin la dimension abjecte du colonialisme.

L'ouvrage de l'historien André Mineau est remarquable; il nous livre une synthèse limpide des fondements de l'idéologie nazie, rédigée dans un style élégant. L'auteur, qui propose un traitement novateur des thèmes, ne craint pas la controverse. Et pour cause! Son analyse est documentée, rigoureuse et nuancée -- les trois mots devant être précédés de l'adverbe «très». Ce livre saura capter l'intérêt du lecteur – qui pourra, en outre, avoir accès à une bibliographie et à un index exhaustifs. ❖

## Une histoire culturelle...

suite de la page 33



populations considérées comme inférieures, tels les Polonais et les Russes. L'Holocauste doit être compris dans cette perspective. De la sorte, ceux qui dès le départ veulent tuer les Juifs pour des raisons racistes reçoivent le soutien de ceux qui veulent les supprimer pour des motifs économiques.

Le dernier chapitre est consacré aux opinions de Hitler. Dans *Mein Kampf*, ce dernier évoque la faim qui a frappé l'Allemagne pendant la Grande Guerre. Il en fait un enjeu politique majeur. La politique du *Lebensraum* (espace vital) prend ainsi une dimension alimentaire qui a été négligée jusqu'ici. Par ailleurs, Hitler préconise la frugalité, lui-même étant végétarien.

En conclusion, après avoir rappelé les grandes lignes du livre, l'auteur examine la situation alimentaire des deux Allemagne après 1945. Il décrit les difficultés de l'immédiat après-guerre et les diverses mesures pour s'en sortir, parmi lesquelles figurent des politiques élaborées sous le III<sup>e</sup> Reich. Il termine son ouvrage en rappelant qu'il faut cesser de voir dans les politiques hitlériennes un comportement irrationnel. La décision de tuer des millions de gens relève au contraire d'une rationalité spécifique au sein de laquelle la faim et les politiques alimentaires jouent un rôle central (p. 473).

Le livre de Tristan Landry repose sur la consultation de nombreuses archives donnant à sa démonstration une base crédible. Le langage est clair et les concepts utilisés par les nazis bien expliqués. De prime abord, on pourrait s'étonner de voir la présentation de thèmes aussi disparates que la sécurité alimentaire et les recettes de cuisine. Et pourtant, il existe une parenté idéologique entre eux : la promotion de l'autarcie comme moyen de garantir l'autonomie alimentaire. Il s'agit en effet d'un aspect sous-estimé des études sur le III<sup>e</sup> Reich, et le livre de M. Landry le met en évidence.

**Les nazis se montrent alors sensibles à la « formule de Mombert » (du nom de l'universitaire qui l'a conçue), qui calcule l'espace nécessaire pour produire de la nourriture suivant la taille et le niveau de vie de la population. À cette fin, ils préconisent d'éliminer les « bouches inutiles »**

Je partage donc avec l'auteur l'idée d'accroître le poids de la faim dans la genèse des politiques nazies et dans leur mise en œuvre. D'autres historiens font également référence aux besoins alimentaires dans les décisions militaires du III<sup>e</sup> Reich, sans cependant leur donner la place que leur attribue Tristan Landry. Ce dernier a raison d'insister sur l'importance de l'alimentation.

L'ouvrage n'est toutefois pas sans quelques faiblesses, d'abord sur le plan de la forme, puis sur celui de l'interprétation. On peut en effet regretter le manque de concision du texte, les nombreuses digressions de l'auteur et la dispersion du traitement de certains thèmes. Par exemple, tout ce qui touche aux camps de concentration et à l'Holocauste aurait dû ne figurer que dans le chapitre 8, consacré aux «bouches inutiles». Surtout, l'auteur est parfois excessif dans sa volonté de faire de l'alimentation un élément clé dans la genèse et l'élaboration des politiques nazies.

Par ailleurs, l'auteur écrit en conclusion que «le national-socialisme se voulait une solution au problème fondamental qui se posait à l'Allemagne au cœur du XX<sup>e</sup> siècle, celui de la sécurité alimentaire» (p. 473). Cette phrase semble donner à la question de la faim une importance telle qu'elle domine les autres facteurs. Et pourtant, à la page 395, l'auteur mentionne le cas du professeur Ernst Wagemann, qui a proposé, en août 1941, des solutions proprement agricoles et culinaires pour résoudre la question des «bouches inutiles». Peine perdue, «l'extermination annoncée allait suivre son cours, parfois au détriment de l'économie de guerre nazie». Ne serait-on pas tenté, dans ces conditions, de conclure que l'alimentation devient un prétexte et non pas une cause de l'Holocauste, et que la mise en place de ce dernier obéit à bien d'autres politiques en plus de celles liées à l'alimentation?

Bref, il faut reconnaître l'ampleur du travail accompli par Tristan Landry et l'intérêt de sa thèse concernant l'alimentation, tout en ne lui subordonnant pas les autres facteurs expliquant l'avènement du III<sup>e</sup> Reich et les horreurs qu'il a engendrées pendant la Deuxième Guerre mondiale. ❖